

la bonne mais austère Térésa, mourut. Cette femme, qui devenait le génie de son fils sans oser l'avouer, laissa, avant son dernier soupir, percer son orgueil maternel, et, avec ce don de seconde vue que donne parfois l'approche de la mort : " Jayme, dit-elle, un jour, le monde parlera beaucoup de toi. "

Balmès avait trente ans ; il sentait qu'il n'avait que peu de temps à vivre et personne ne prononçait encore son nom.

La prophétie de la mourante semblait irréalisable.

Quelques jours après, Balmès quittait Vich et, poursuivant un rêve déjà ancien, il venait, avec son père, s'établir à Barcelone (1840).

Le parti modéré avait favorisé la révolution, le massacre des prêtres, la fermeture des couvents. Supplanté à son tour par les révolutionnaires, pour se sauver, il se tournait suppliant vers cette Eglise si lâchement trahie.

La révolution réclamait à grands cris la spoliation du clergé. Comprenant que cette première concession serait le prélude de la spoliation des particuliers, les modérés se raidissaient contre cette exigence, à la tribune, dans les journaux.

Vains efforts ! Il fallait bien expier le sang versé.

Dans ce moment d'effervescence, une brochure paraît. Elle sort de l'imprimerie d'une ville obscure de Catalogne ; le nom de l'auteur est inconnu.

Mais son ouvrage est la meilleure défense des biens de l'Eglise.

Les catholiques sont enthousiasmés. Les modérés lisent et admirent. Martinez de la Rosa apprend par cœur des passages de ce plaidoyer. La Catalogne applaudit l'une de ses nouvelles gloires. Tout le monde prononce avec reconnaissance le nom du docteur Jayme Balmès.

Cette première brochure est bientôt suivie d'une autre encore plus éloquente, encore plus courageuse. Les carlistes avaient succombé, mais Espartero confisquait à son profit la victoire des cristinos. Balmès dénonce hardiment cette trahison ; il condamne hautement la révolution et demande un système politique monarchique d'où les carlistes vaincus ne seront pas exclus.

Dire ces choses au milieu de Barcelone, au pouvoir d'Espartero, était dangereux. Les amis de Balmès, effrayés, demandent à l'auteur d'adoucir telle et telle expression. Balmès cède, non par peur, mais par condescendance. Le livre paraît ; on le lit avec avidité. Désormais Balmès est rassuré sur le crédit qu'ob-